



## Le Blanc, cet être fragile

Dans *"Fragilité blanche"*, best-seller aux Etats-Unis, la sociologue **Robin DiAngelo** démonte les ressorts du racisme contemporain. Un essai plus que jamais d'actualité, et qui paraît aujourd'hui en France

Par XAVIER DE LA PORTE

**E**n mars dernier, nous avons organisé dans nos pages une rencontre entre Caroline Fourest et Rokhaya Diallo, pour faire discuter deux féminismes et deux antiracismes qui s'affrontent ouvertement dans le débat public. Tout au long de la conversation, et malgré l'âpre franchise de l'échange, a subsisté un non-dit. Alors

que Rokhaya Diallo se vit, pense et parle en tant que Noire, Caroline Fourest rechignait à être renvoyée à son statut de Blanche et ne semblait pas voir que ce refus pouvait être perçu comme une limite à son antiracisme. La discussion a achoppé sur une aporie, chacune manifestant aux yeux de l'autre, et pour des raisons exactement inverses, une forme de racisme dissimulé.

Ce genre d'impasse fait le quotidien de Robin DiAngelo. Sociologue spécialiste des questions raciales, elle anime depuis des années des séminaires de sensibilisation au racisme qui l'ont amenée à se poser une question – « pourquoi est-il si difficile pour les Blancs de parler de racisme ? » – reprise en sous-titre de l'édition américaine de son livre, dont l'édition française sort ces ➤



Retrouvez le premier chapitre de « Fragilité blanche » sur [Nouvelobs.com](http://Nouvelobs.com)

ou exempt de la race – “juste un humain”. » Alors même que l'identité blanche existe, qu'elle s'est forgée tardivement, quand il a fallu justifier la supériorité que les Blancs avaient instituée de fait sur les non-Blancs – par l'esclavage aux Etats-Unis, par la colonisation en Europe –, nous rechignons à l'assumer. Peut-être parce que nous sentons, comme l'écrit DiAngelo, que « l'identité blanche est intrinsèquement raciste ».

Si nous les Blancs ne l'acceptons pas, c'est parce que, selon l'auteure, nous ne donnons pas la bonne signification à cette notion. Si être raciste, c'est agir délibérément et individuellement de manière discriminatoire sur la base de la race, il est en effet insupportable d'être qualifié comme tel, surtout pour des gens qui se vivent comme progressistes. Mais si être raciste, c'est avoir des préjugés raciaux – même profondément enfouis –, ne pas supporter qu'on nous les révèle, choisir « de protéger ce que nous percevons comme notre réputation morale, plutôt que de reconnaître ou de changer notre participation à des systèmes d'inégalités et de domination », alors il en va tout autrement. C'est structurellement que le racisme nous guette, moins en tant qu'individus immoraux qu'en tant que membres par trop complaisants d'une société le perpétuant. C'est ainsi que se construit la « blanchité », qui, d'après la définition donnée par Maxime Cervulle, préfacier de l'édition française, « désigne à la fois l'idéologie raciste qui associe la blancheur de la peau à la pureté, la neutralité ou l'universalité, et le bénéfice matériel de l'inégalité pour celles et ceux qui sont vus comme blancs ».

**ROBIN DIANGELO est une sociologue américaine spécialiste du racisme, connue pour avoir forgé le concept de « fragilité blanche », dont elle a tiré un livre du même nom, sous-titré « Pourquoi il est si difficile pour les Blancs de parler de racisme ». Enorme succès lors de sa sortie aux Etats-Unis en 2018, il paraît en français le 2 juillet aux éditions Les Arènes (traduction Béragère Viennot).**

Que faire ? Dans le chapitre final, Robin DiAngelo donne la solution qu'elle s'applique à elle-même : si viser une « identité blanche plus positive » lui semble un but inaccessible, elle « lutte plutôt pour être “moins blanche” ». Ce qui signifie « être moins racialement oppressif, [...] être ouvert aux réalités raciales des personnes qui ne le sont pas, s'y intéresser et éprouver de la compassion ». Cette conclusion, un peu trop simple pour être à

la hauteur des problèmes posés, est un symptôme des limites de l'ouvrage. Il ne faut pas s'attendre à le refermer en ayant vécu une épiphanie théorique. Il s'agit plutôt d'un manuel qui analyse subtilement des situations, qui énumère nombre de cas, d'exemples de discussion et de propos dans lesquels il est dur de ne pas se reconnaître parfois. Même si on aimerait que les catégories y soient plus finement décrites (le roman « Americanah » de Chimamanda Ngozi Adichie montrait à quel point être noir aux Etats-Unis était différent selon qu'on est afro-américain ou récemment immigré d'Afrique) ; même si on aimerait que l'ouvrage s'ancre moins dans le contexte américain (qui donnera au lecteur réfractaire l'excuse qu'« en France, ce n'est pas la même chose »), on en tirera grand bénéfice si l'on en fait le point de départ d'une réflexion sur son propre comportement – c'est là son but principal si l'on croit l'auteure, et en cela c'est très utile – et l'occasion d'éclairer quelques questions très actuelles.

Par exemple, le « racisme anti-blanc » existe-t-il vraiment ? « Les personnes non blanches peuvent elles aussi avoir des préjugés et exercer des discriminations envers les Blancs, mais elles ne bénéficient pas de la puissance sociale et institutionnelle nécessaire pour les transformer en racisme ; l'impact de leurs préjugés contre les Blancs est nécessairement ponctuel et contextuel. » Autre exemple, tout aussi actuel : peut-on arguer du fait qu'il y ait des Blancs pauvres pour dire qu'il n'y a pas de « privilège blanc » ? « Dire que le racisme les favorise ne signifie pas que des Blancs, individuellement, n'aient pas d'obstacle à surmonter ou de combat à mener. Ce que cela signifie, c'est que le racisme ne fait pas partie des épreuves qu'ils doivent surmonter. » Et enfin, à l'argument selon lequel reconnaître son identité blanche et ce qu'elle charrie mènerait nécessairement à se vautrer dans la culpabilité et la contrition, Robin DiAngelo répond très clairement : « Etant donné que j'ai été socialisée dans une société fondée sur le racisme, je sais que j'ai un point de vue raciste sur le monde, de profonds préjugés, des habitudes racistes et des investissements dans le système raciste qui m'a permis de m'élever. Pourtant je ne me sens pas coupable. Je n'ai pas choisi cette socialisation, je ne pouvais pas l'éviter. En revanche, je suis responsable du rôle que j'y joue. » Au fond, parvenir à cet état d'esprit est peut-être tout ce qu'on nous demande, à nous autres Blancs. Dit nous ça, c'est à notre portée. ■

➔ jours-ci. « Le simple fait de suggérer qu'être blanc puisse avoir une signification déclenche souvent tout un éventail de comportements défensifs, dont des émotions comme la colère, la peur et la culpabilité, et des réactions comme l'argumentation, le silence et le retrait de la situation engendrant ce stress. » C'est ce qu'elle appelle la « fragilité blanche » – titre de son livre. Mais il faut bien comprendre le sens de cette expression. « La fragilité blanche n'est pas une faiblesse en soi. C'est, en réalité, un moyen extrêmement puissant de contrôle racial et de protection des avantages des Blancs. » Car refuser de se penser comme blanc est, selon l'auteure, un bon moyen de perpétuer une société qui – bien que garantissant désormais une égalité de droit – continue de faire prospérer une inégalité de fait.

Si les races ne sont pas des réalités biologiques, elles sont des constructions sociales très efficaces. Et Robin DiAngelo, blanche elle-même, n'a pas peur de l'affirmer : nos sociétés occidentales sont racistes. En France, selon les chiffres du Défenseur des droits, un jeune homme perçu comme noir ou arabe a vingt fois plus de chances d'être contrôlé par la police qu'un jeune homme perçu comme blanc, les discriminations à l'embauche sur la base du nom ou du lieu d'habitation sont largement documentées, et le seul fait d'être noir – même si on est français depuis plusieurs générations – provoque inévitablement la question : « D'où viens-tu ? » Alors pourquoi, s'il est difficile pour les non-Blancs d'oublier qu'ils le sont, les Blancs se montrent-ils bien souvent incapables de faire de leur couleur un élément constitutif de leur identité ?

Cette incapacité vient de loin. Elle est le fruit de la manière dont s'écrit l'histoire dans nos sociétés : « L'histoire blanche est ce qui sert de norme à l'histoire. Ainsi, le fait que nous ayons besoin de préciser que nous parlons de l'histoire des Noirs ou de l'histoire des femmes suggère que ces domaines-là se situent en dehors des normes. » Tout nous pousse à ne pas nous considérer comme blancs ; c'est même, paradoxalement, ce qui nous constitue en tant que Blancs : « Un aspect significatif de l'identité blanche consiste à se considérer comme un individu en dehors